**Florence Moatti - Marie-Claude Smouts (dir.), La
situation postcoloniale : les postcolonial studies
dans le débat français**

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6590>

DOI : 10.4000/cdlm.6590

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 435-440

ISBN : 978-2-914-561-58-7

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

« Florence Moatti - Marie-Claude Smouts (dir.), La situation postcoloniale : les postcolonial studies dans le débat français », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 84 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6590> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6590>

Marie-Claude Smouts (dir.), *La situation postcoloniale : les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 2007, 451 p.

Depuis le débat de 2005 autour des lois sur la mémoire de l'esclavage et de la colonisation, on remarque l'irruption dans les travaux scientifiques français d'un courant historiographique venu d'outre-Atlantique : les *postcolonial studies*. Pourtant, en dépit de cette actualité et malgré l'intensité des débats à la fois intellectuel, universitaire et politique noués autour de la question coloniale en France, on ne peut que constater, et regretter, la place finalement restreinte que continuent d'occuper les *postcolonial studies* dans les institutions et la production universitaires françaises.

Face à ce constat, l'ouvrage intitulé *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français* dirigé par Marie-Claude Smouts, tente de répondre à ces nouveaux questionnements et de faire écho à l'ouverture – relative – aux *postcolonial studies* dans le débat scientifique français. Recueil des actes d'un colloque organisé à Paris par le Centre d'études et de recherches internationales (CERI) entre les 4 et 6 mai 2006, ce livre réunit dans une même publication aussi bien les promoteurs de ce courant que ses détracteurs, auteurs anglophones ou spécialistes francophones du sujet. Il en résulte un ouvrage fondamentalement pluridisciplinaire, puisqu'il accueille des anthropologues, des politologues, des écrivains, des sociologues et des historiens.

L'ouvrage s'attache à un double objet puisqu'il entend tout à la fois participer à la réflexion sur les *postcolonial studies* et contribuer à une meilleure définition de leur champ. En effet, ce courant né des études littéraires anglophones et issu de théories postmodernistes françaises (M. Foucault, J. Derrida) qui trouvèrent bien plus d'écho outre-Atlantique qu'en France, est fortement lié épistémologiquement et idéologiquement aux *Cultural Studies*¹ (dont découlent les *Gender Studies*²) ou encore aux *Subaltern Studies*³ qui en sont une branche. Pluridisciplinaire et

1. Courant transdisciplinaire qui étudie les relations entre pouvoir et savoir.

2. Courant transdisciplinaire dont les recherches sont axées autour des questions du genre. Engagé, il est lié au développement du féminisme.

3. Liés aux *Postcolonial studies*, les *Subaltern studies* étudient « ceux qui n'ont pas de voix ». Voir l'article célèbre de Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313.

transdisciplinaire, il pose cependant constamment la question de l'histoire et du rapport à l'histoire, que les contributeurs soient des historiens, des politologues ou des écrivains.

Dans son introduction historique, historiographique et épistémologique, Marie-Claude Smouts retrace le développement des *postcolonial studies* outre-Atlantique dans les années 1980, ainsi que les parcours intellectuels, les champs de recherche et les postulats (intellectuels ou scientifiques) des figures tutélaires des *postcolonial studies* (E. Saïd, G. Spivak, H. Bhabba). Ces auteurs, souvent originaires du monde décolonisé, se livrent à un réquisitoire contre l'eurocentrisme et le monopole que l'Occident a longtemps prétendu détenir sur la pensée scientifique. Ils portent en outre un regard critique sur la prédominance épistémologique conservée par les anciennes métropoles. Ce faisant, ces précurseurs des *postcolonial studies* en ont fait un champ de la recherche qui ne se définit ni par un thème particulier ni par un bornage chronologique déterminé mais qui correspond plutôt à une approche, à des choix paradigmatiques et épistémologiques. Françoise Vergès, de son côté, qualifie de post-coloniale toute situation où perdurent les effets du régime colonial.

L'ouvrage s'organise en trois grandes parties constituées autour de trois problématiques fortes : la littérature comme point de départ de la réflexion menée par les *postcolonial studies* ; la migration de ces principes et de ses pistes de recherches vers d'autres disciplines des sciences humaines ; l'adaptation de ce courant en France et l'accueil qui lui est réservé. La préface de Georges Balandier, qui définit les enjeux du débat, revient aussi sur la position personnelle de ce précurseur de l'étude de la situation post-coloniale en France.

La première partie de l'ouvrage aborde la question des *postcolonial studies* dans sa dimension première, c'est-à-dire à travers une approche littéraire, dans une perspective aussi bien anglophone que francophone. Interviennent donc dans ce chapitre des écrivains et des chercheurs en littérature.

Les deux premières contributions apparaissent comme des mises au point et des tentatives de définition qui remontent aux origines littéraires et anglophones des *postcolonial studies*. Denise Coussy et Alexis Tadié, tous deux professeurs de littérature anglaise, posent la question suivante : comment définir l'écrivain post-colonial ? Hybridité et dualité semblent en être les maîtres mots. En outre, la littérature postcoloniale se définit comme une littérature fondamentalement engagée du fait de sa volonté constante de remise en cause de la pensée occidentale dominante. Le lien profond à l'histoire de cette littérature s'avère constamment souligné et questionné par les deux auteurs.

Jean-Marc Moura, professeur de littérature comparée à l'université de Lille, auteur de *L'image du Tiers-Monde dans le roman contemporain* (PUF, 1992), tend à définir la place des études postcoloniales en France dans le champ universitaire littéraire. Il remarque tout d'abord que les analyses et les postulats théoriques anglophones ne peuvent être appliqués sans adaptation à la situation française. La notion de francophonie entre en jeu : il y a, d'une part, un universalisme français hérité des Lumières d'abord, puis de l'époque coloniale, qui rend les travaux universitaires et les institutions françaises coupables d'un certain géocentrisme,

avec une tradition d'interventionnisme linguistique dans les anciennes colonies et, d'autre part, une appropriation du français par les populations colonisées. Jean-Marc Moura remarque que dans ce cadre s'opère une hiérarchisation entre la littérature française et la littérature francophone. Il en appelle finalement à une remise en perspective historique nécessitant une prise en compte du contexte politique de ces textes, toujours dans une optique transdisciplinaire.

Les interventions des deux écrivains Nurdin Farah et Jamal Mahjoub apparaissent comme des réflexions plus libres qui portent sur leurs expériences ou leurs points de vue personnels en tant qu'écrivains postcoloniaux. D'ailleurs, Jamal Mahjoub rejette cette dénomination. Ils pointent à la fois le sentiment parfois négatif de se trouver entre deux cultures et deux mondes et le risque d'uniformisation des écrits imposé par les critères d'édition.

Cette première partie se termine sur une intervention scientifique, plus ciblée, consacrée à Édouard Glissant, qui ouvre une perspective anthropologique et sociologique.

La deuxième partie de l'ouvrage comprend essentiellement des essais de définitions critiques des *postcolonial studies* par des chercheurs européens, qui questionnent la place de ce courant dans le système universitaire et la pensée européenne, tout en soulignant les apports et les limites.

Jacques Pouchepadass et Jackie Assayag livrent deux articles positifs mais critiques, très complets sur les *postcolonial studies*. Ils les définissent, questionnent leur place au sein de la recherche française, tout en analysant les critiques formulées par leurs détracteurs. Tout deux expliquent les principaux paradigmes des études postcoloniales : y sont fondamentales, d'une part, la remise en question de la prétention d'une certaine tradition intellectuelle européenne à incarner la pensée universelle ; d'autre part, la critique formulée à ces mêmes intellectuels, qui se pensaient porteurs de ces valeurs universelles, d'avoir toléré la mise en place ou le maintien d'un système raciste et inégalitaire en situation coloniale ; et enfin, la déconstruction du discours colonial, initiée par des précurseurs comme Albert Memmi et Frantz Fanon qui entendaient rompre avec la tradition de « penser pour l'autre » de l'Europe. Les *postcolonial studies* remettent finalement en question la capacité de l'Europe à comprendre les bouleversements qui traversent les sociétés ex-colonisées et à les exprimer. Les auteurs soulignent cependant de la part du courant postcolonial la volonté d'appréhender la relation coloniale en terme d'échange et de construction. Jackie Assayag souligne en outre que les *postcolonial studies* se veulent fondamentalement transdisciplinaires, avec l'intention bien affichée de bousculer ou de prendre à défaut les critères épistémologiques des sciences humaines occidentales. Il souligne finalement combien elles sont une entreprise militante et engagée. Dans cette même volonté de synthèse, les deux auteurs exposent les principales critiques formulées contre les *postcolonial studies* : en premier lieu, essentiellement la critique de l'abstraction et de la radicalité ; ensuite le risque de l'anachronisme ou de la réification et de l'essentialisation anhistorique du phénomène colonial. En outre, la légitimité même des auteurs postcoloniaux est souvent mise en cause par le fait que leur pensée soit imprégnée de l'esprit occidental. Jackie Assayag termine cependant en soulignant la grande

valeur heuristique des questionnements et des repositionnements épistémologiques engendrés par les études postcoloniales et Jacques Pouchepadass élargit, de son côté, le débat en soulignant que les *postcolonial studies* mutent, qu'elles s'éloignent de la dimension purement textualiste pour se diversifier et prendre en compte le phénomène de mondialisation (*globalization studies*).

Vient ensuite un article plus réservé de l'historien Giovanni Levi. Celui-ci, tout en pointant les quelques apports, souligne les nombreux inconvénients méthodologiques et épistémologiques des *postcolonial studies*, à l'instar des deux articles des politistes François Bayard et Romain Bertrand qui s'avèrent en revanche beaucoup plus critiques. Le premier considère les *postcolonial studies* comme superflues, puisqu'elles abordent des chantiers et des questionnements déjà ouverts par d'autres en France. Pour Romain Bertrand, les *postcolonial studies* sont loin d'être ignorées en France, mais leurs lacunes méthodologiques et leurs partis pris (textualisme, misérabilisme sociologique, amplification pour se forger une position d'autorité...) ne permettent pas leur implantation.

La troisième partie de l'ouvrage met pourtant en lumière la permanence de la rupture coloniale dans la société française (et dans les anciennes colonies) et remet en question la capacité des *postcolonial studies* à répondre à ces problématiques tant sur le plan académique que sociologique. Les contributeurs affirment en tout cas la nécessité de poursuivre et d'approfondir le débat autour de ces questionnements.

Benjamin Stora, historien, et Jacques Chevallier, politologue, révèlent la permanence des conséquences de la colonisation aussi bien dans les sociétés ex-colonisées qu'ex-colonisatrices, et notamment, parmi ces dernières, en France. Face aux bouleversements engendrés par la colonisation puis par la décolonisation, «un besoin d'histoire» (comme le formule B. Stora) se fait sentir. Il exige l'existence d'un débat scientifique pour dépasser les représentations intimes, subjectives et douloureuses. Bref, l'intrication entre passé colonial et présent donne au débat des enjeux très contemporains. Ces derniers sont abordés dans une perspective plus sociologique dans les contributions de Françoise Lorcerie et de Nacia Guenif-Souliamas qui étudient les répercussions de la pensée et du phénomène colonial dans l'organisation de la société française, notamment en ce qui concerne les populations immigrées provenant des anciennes colonies françaises. Enfin, après ces diverses contributions qui mettent en valeur la permanence du traumatisme colonial dans la société française et les ex-colonies françaises, Philippe Braud et Christine Chivallon mènent une réflexion quant à la capacité des *postcolonial studies* à répondre à ce besoin social et scientifique de réflexion.

Ainsi, *La situation postcoloniale* offre une approche très plurielle, qui exprime de multiples points de vue, tant sur le courant des *postcolonial studies* que sur la situation coloniale en elle-même, montrant que le traumatisme colonial laisse des plaies encore à vif dans les sociétés contemporaines. Les interventions diverses d'auteurs très différents en permettent, par une vision large, une approche transdisciplinaire, synthétique et nuancée qui dépasse la définition chronologique du postcolonial. Malgré les critiques formulées par leurs détracteurs, dont le plus sévère est François Bayard, qui reprochent aux *postcolonial studies* soit leur

textualisme abstrait, soit leur engagement, celles-ci permettent de concevoir l'universalité comme un phénomène déterminé historiquement et géographiquement et favorisent l'émergence d'une grille de lecture des phénomènes contemporains. Pour Akhil Gupta, auteur postcolonial, elles seules possèdent la capacité d'expliquer le monde d'aujourd'hui. Mais, finalement, le plus grand mérite de l'ouvrage est celui de montrer combien la « blessure coloniale » interroge et tараude la société française contemporaine, comme le souligne Benjamin Stora. D'ailleurs, l'écho qu'a connu le mouvement des « Indigènes de la République » atteste de cette nécessité d'un débat intellectuel et scientifique autour de questionnements intellectuels dotés d'implications politiques très fortes.

Florence MOATTI
Université de Nice Sophia Antipolis
CMMC